

Rémi MILLIGAN

LE PROCÈS DE VENISE

QUAND LE PASSÉ
REFAIT SURFACE,
LA JUSTICE DOIT
ENFIN RÉPONDRE



TRIBUNAL
INTERNATIONAL

VÉRITÉ
RESPONSABILITÉ
AVENIR

ROMAN

Rémi Milligan

Le Procès de Venise

© Rémi Milligan, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1662-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1 – L’ouverture du procès

Le matin où le procès s’ouvrit, la lagune était calme comme un étang.

Quand tout semble enfin pacifié, parce qu’il n’y a plus rien à sauver, plus rien à retenir, plus rien à espérer, le calme devient trompeur. Autour de la plateforme judiciaire, l’eau s’étendait sans rides jusqu’aux lignes grises de l’horizon. On distinguait, à peine, les silhouettes noires des tours de surveillance, les mâts des navettes officielles, les dômes techniques des stations de filtration et, plus loin encore, dans une brume qui tardait à se dissiper, quelques vestiges de Venise émergeant à la surface.

À six heures quarante, la navette d’approche franchit la dernière zone de sécurité. Pénétrer dans la zone d’exclusion de Venise, c’est basculer dans une autre dimension. Un espace où le temps semble s’être à la fois figé et accéléré depuis trente ans. Tandis que la navette glissait vers la zone d’exclusion, les vitres traitées contre la réverbération découpaient le paysage en bandes nettes, presque irréelles.

À tribord, une bouée mémorielle signalait l’emplacement de l’ancienne place Saint-Marc. Rien n’affleurait à la surface, sinon, certains jours de basses eaux, un relief trompeur que les courants recouvraient aussitôt. À bâbord, des drones glissaient au ras de l’eau, chargés de repérer toute embarcation non autorisée. L’air du matin avait ce goût de sel, de métal et d’algues chauffées que l’on retrouvait partout dans la haute Adriatique. Un checkpoint barrait l’entrée de cet espace interdit où s’est produite l’une des plus grandes catastrophes de l’histoire. La zone d’exclusion donnait l’impression tenace d’un entre-deux : espace de mort, entre étrangeté et banalité, provisoirement ressuscité par la tenue d’un grand procès. Voilà trente ans que la zone est interdite.

Sur les vitres, une couche d’information flottante superposait au paysage réel les contours disparus de la ville : les lignes fantômes du Grand Canal, l’empreinte pâle de San Marco, les courbes bathymétriques actualisées toutes les trente secondes par les balises de fond. Les passagers pouvaient désactiver l’affichage, mais presque personne ne le faisait. En 2100, on ne regardait plus le monde de la même façon.

Elena Vianello resta debout jusqu’au dernier moment.

Les autres passagers – assistants juridiques, agents de sécurité, deux journalistes accrédités, un traducteur de la Cour – s’étaient assis dès le départ, absorbés par leurs écrans souples ou feignant la concentration pour éviter le regard des autres. Elena, elle, regardait dehors. Elle connaissait pourtant chaque

balise flottante de ce parcours. Depuis trois mois, pour la préparation opérationnelle du procès, elle l'empruntait presque chaque jour. Mais ce matin n'était pas un matin comme les autres. Ce matin, le monde entier allait la voir entrer dans la salle d'audience et prononcer les premiers mots d'un procès que beaucoup jugeaient impossible, que certains estimaient inutile car trop tardif, et d'autres encore dérisoire.

Elle n'avait jamais aimé le faste protocolaire qui entoure les grands procès, surtout lorsqu'ils revêtent un caractère historique. Elle disait que dans l'histoire humaine, l'apparat protocolaire venait souvent justifier l'impuissance passée, donner une forme d'absolution à ce que les institutions n'avaient pas su empêcher à temps. Les hommes savaient commémorer avec magnificence ce qu'ils avaient laissé détruire avec négligence.

Elle avait appris très tôt à se méfier des discours de repentance un peu larmoyants, des déclarations faussement rassurantes, des expressions dilatoires, des euphémismes techniques. Ce n'était pas seulement une déformation professionnelle, c'était un sentiment plus intime. Sa carrière n'avait fait qu'aiguiser ce sentiment.

Elle avait quarante-cinq ans, un visage encore juvénile, mais déjà durci par les épreuves. Son regard était celui des gens qui en ont trop vu pour se satisfaire des versions officielles. Elle ne se trouvait ni héroïque ni exceptionnelle. Elle se savait surtout endurante, une marathonnienne des prétoires. Depuis des années, sa force tenait autant à une conviction qu'à une discipline de fer. Se lever tôt, requérir, vérifier, instruire à charge et à décharge, traquer le mensonge et les faux-semblants. Tenir une ligne sans jamais fléchir, ni se laisser déborder par ses propres sentiments. Chez elle, la maîtrise n'avait rien d'une élégance naturelle, c'était une discipline de survie dans un monde judiciaire soumis à des vents contraires.

Elle avait aussi en elle une colère rentrée, mais elle l'avait enfouie si profondément qu'elle n'apparaissait presque jamais comme telle. Ceux qui travaillaient avec Elena évoquaient parfois sa froideur. En réalité, la froideur d'Elena traduisait moins une absence d'émotion qu'un stoïcisme qu'elle avait développé depuis l'enfance.

Lorsque la navette ralentit, un signal lumineux balaya l'habitacle et chacun comprit que le monde extérieur, avec ses écrans, allait bientôt entrer dans la salle d'audience.

— Approche finale, annonça une voix synthétique. Préparez vos identifiants biométriques.

Elena prit sa carte de magistrate dans la poche intérieure de sa veste. Le plastique ne pesait pas grand-chose. Pourtant, depuis que la Cour l'avait nommée procureure principale pour le procès de Venise, ce petit rectangle gris semblait tirer sur sa poitrine comme une plaque de plomb.

La plateforme apparut tout entière à travers les vitres.

On l'appelait officiellement « Module juridictionnel international Adriatica-3 », même si personne n'utilisait ce nom imprononçable. Le public disait simplement « Cour flottante » pour la désigner. Les commentateurs parlaient du Tribunal de Venise. Certains militants avaient forgé une formule plus dure encore, « le Titanic », pressentant sans doute un naufrage judiciaire. Vue de loin, la structure se présentait comme le croisement improbable d'un porte-avions civil et d'une cathédrale d'acier. Ses lignes basses, conçues pour résister aux vents extrêmes, supportaient en son centre une masse verticale de verre sombre cerclée de passerelles, d'antennes, de capteurs et d'écrans.

Une nef judiciaire au milieu d'un cimetière flottant.

Elena ferma une seconde les yeux.

Elle se revit enfant, bien avant les grandes évacuations, quand sa mère la conduisait encore en vaporetto jusqu'à l'école, au milieu des touristes qui trouvaient charmantes les premières passerelles de fortune installées place Saint-Marc pendant les marées hautes. Les adultes parlaient déjà de seuils critiques, de saisonnalité brisée, d'intrusion saline, de subsidence, de coûts d'adaptation. Mais les vitrines étaient encore pleines. Les terrasses servaient des spritz au limoncello. Les bateaux de croisière, plus loin, glissaient comme des immeubles flottants entre la lagune et le ciel. Dans les reportages de l'époque, on montrait les bottes colorées des visiteurs et les pavés luisants de la place comme s'il s'agissait d'une anecdote pittoresque, d'une singularité locale ou d'une fantaisie du climat.

Prisonniers d'une forme de déni, les hommes avaient longtemps trouvé pittoresque ce qui allait se transformer en tragédie.

Son père, lui, ne trouvait rien de pittoresque à la montée des eaux. Il travaillait sur les systèmes de mesure et de surveillance. Pas à un très haut niveau, mais assez pour observer et rapporter à la maison des odeurs de vase et de rouille. Il parlait peu, mais certains soirs, lorsqu'il croyait Elena endormie, elle l'entendait dire à sa mère que les seuils approchaient plus vite que prévu, que des réunions interminables servaient de prétexte à l'inaction.

Puis, il se taisait à nouveau pendant des semaines.

Elena avait grandi dans ce mélange de demi-vérités, d'interrogations secrètes

confinées à la sphère familiale. Elle s'était promise très tôt de ne jamais parler comme ceux qui savaient et n'agissaient pas. Plus tard, elle avait découvert que cette promesse était plus difficile à tenir qu'elle ne l'avait cru. La profession juridique qu'elle avait choisie l'obligeait parfois à temporiser, à composer avec les réalités judiciaires. Lucide, elle n'ignorait rien de cette ironie-là. Peut-être était-ce pour cela qu'elle se montrait si dure avec elle-même : elle savait trop bien que la justice ne réparait jamais complètement, qu'elle arrivait souvent trop tard. Et malgré cela, elle avait choisi d'y consacrer sa vie. Non par naïveté, mais par conviction et fidélité à son père.

La navette s'amarra sans secousse. Une passerelle hermétique se déploya. On ouvrit les portes.

— Magistrate Vianello, dit un agent en inclinant légèrement la tête.

Elle descendit la première.

À l'intérieur du sas, tout devint blanc, net, administratif. Contrôle rétinien. Vérification des tissus. Lecture de température. Neutralisation des appareils personnels non autorisés. On lui remit sa tablette sécurisée, déjà chargée du déroulé d'audience, des priorités du protocole, des alertes de communication et des demandes de dernière minute des représentants diplomatiques.

Le contrôle n'était plus seulement policier. Il était sanitaire, informationnel, mémoriel. Les vêtements étaient scannés à la recherche de microcapteurs non déclarés ; les lentilles oculaires connectées étaient neutralisées ; les implants auditifs de traduction étaient synchronisés avec le réseau fermé de la Cour. Depuis les derniers grands procès climatiques, tout procès de ce type était considéré comme une cible stratégique : non parce qu'on y craignait des actes de violence, mais parce qu'on y redoutait la falsification instantanée du réel.

Fine, presque sans poids, la tablette sécurisée ressemblait moins à un appareil qu'à une feuille de verre programmable, à encre photonique, reliée au coffre probatoire de la Cour. Les pièces ne s'y ouvraient qu'après validation biométrique continue ; chaque consultation laissait une trace ; chaque annotation était horodatée dans une chaîne d'authentification publique.

À travers les parois transparentes du couloir d'accès, l'eau restait visible. C'était là toute l'ironie du lieu. On avait voulu que le tribunal demeure en permanence entouré du paysage du crime. Aucune salle close, aucune monumentalité intérieure ne devait permettre l'oubli. Depuis la plupart des galeries, des bureaux et même des antichambres de délibération, on apercevait la lagune, ou ce qu'elle était devenue : une vaste surface stratifiée de lumière, charriant sous son apparente douceur les gravats, les sédiments toxiques, les

vestiges et la mémoire dissoute d'une ville.

Une jeune greffière rattrapa Elena au bout du couloir.

— Madame la procureure.

— Oui ?

— La présidence a confirmé. La séquence d'ouverture est maintenue sans modification. Sept minutes pour l'introduction générale, puis appel des parties. Ensuite, diffusion du relevé topographique avant lecture des chefs d'accusation.

— Et la défense ?

— Maître Vale a demandé une réserve sur la formulation de l'un des chefs d'accusation. La présidence renverra au débat contradictoire.

Elena hocha la tête.

— Les délégations ?

— Nombreuses. On signale une affluence record et le service audiovisuel annonce plus de cent dix-huit millions de connexions préalables.

Les regards du monde entier étaient tournés vers Venise. Seules les familles proches des victimes avaient été acceptées ainsi qu'une dizaine de « liquidateurs » encore en vie. C'étaient eux qui avaient, au péril de leur propre sécurité, évacué les dernières victimes du naufrage de Venise. Ils posaient ensemble, tentaient de sourire, puis se taisaient. Derrière les gestes de façade, on devinait l'impatience et l'émotion brutale de revenir sur les lieux d'une catastrophe qui avait décidé du reste de leur vie.

La greffière se tut, comme si elle mesurait elle-même l'absurdité de ce chiffre. Cent dix-huit millions de regards pour contempler un procès portant sur une ville que presque aucun de ces spectateurs n'avait habitée, et que la plupart n'avaient connue qu'à travers les photos des magazines. Les catastrophes, au siècle précédent, avaient changé de nature : elles n'étaient plus seulement vécues, elles étaient vues comme un film-catastrophe. On les regardait d'abord en direct, puis on les revisitait par fragments, ralentis, simulations, contenus éducatifs, musées immersifs. Même la salle d'audience avait des allures de home-cinéma.

— Très bien, dit Elena. Où est Ruggieri ?

— Salle préparatoire B. Avec les experts climat et patrimoine.

— Et les familles accréditées ?

La greffière consulta sa tablette.

— Vingt-six représentants présents. Huit descendants d'évacués historiques. Quatre associations patrimoniales. Deux collectifs d'anciens habitants ont refusé l'invitation officielle.

Elena eut un bref sourire sans joie.

La salle préparatoire B donnait sur la zone sud de la plateforme. On y avait installé une grande table ovale, des écrans muraux, deux maquettes dynamiques de la lagune et une série de cloisons translucides permettant d'isoler les dernières consultations avant l'audience. Le professeur Ruggieri s'y tenait, penché sur une carte bathymétrique. Son dos voûté paraissait encore plus étroit que d'ordinaire dans son costume trop large.

— Vous êtes en avance, dit-il sans lever les yeux.

— Vous aussi.

Il se redressa. Ses cheveux, autrefois noirs, avaient pris cette couleur de cendre mouillée que donnent l'âge et les journées passées sous lumière artificielle. Il tendit à Elena une fine feuille de polymère.

— Dernière synthèse du démonstrateur topographique. Ils ont rehaussé les contrastes sur la modélisation des affaissements entre 2068 et 2084. C'est plus lisible à l'écran, moins attaquable visuellement.

— Moins attaquable visuellement, répéta Elena. Voilà une formule qui résume bien notre époque.

— C'est l'époque dans laquelle nous avons à convaincre, dit calmement Ruggieri.

Au bout de la salle, deux experts échangeaient à voix basse devant un agrandissement de l'ancien bassin de Saint-Marc. Elena reconnut l'une d'elles, Hye-Jin Park, spécialiste des risques côtiers, qui avait participé à plusieurs travaux préparatoires de la Cour. L'autre, un historien de l'architecture nommé Sayed, faisait défiler sur son écran des relevés de structures emportées.

— Nous sommes prêts, dit Ruggieri.

Elena avait le sentiment de vivre un moment historique. Elle posa les mains sur la table.

— Dites-le-moi une dernière fois, professeur. Pas en scientifique. En homme.

Ruggieri la regarda fixement. Il avait compris ce qu'elle demandait. Non pas une donnée factuelle, mais une part de vérité. Celle qu'elle porterait tout au long du procès quand les écrans s'allumeraient, quand les caméras la fixeraient, quand Adrian Vale plisserait légèrement les yeux depuis la défense, déjà prêt à convertir la moindre hésitation en faille argumentative.

— En homme ? dit enfin Ruggieri.

— Oui.

Il contempla la maquette lumineuse de la lagune. Puis il répondit :

— En homme, je dirais que Venise n'a pas été surprise par l'eau. Elle a été abandonnée à elle.

Elena ne bougea pas. Il ne s'agissait pas de prouver que l'eau était montée, cela, nul ne le contestait sérieusement. Il ne s'agissait même pas seulement d'établir que certaines protections avaient été mal conçues, mal entretenues, mal pilotées. Il s'agissait de démontrer qu'entre le savoir et l'effondrement, il y avait eu du temps. Et que ce temps avait été consommé, dilapidé, marchandé.

— Merci, dit-elle.

Un signal discret vibra à son poignet. Cinq minutes.

Elle traversa ensuite seule le dernier couloir menant aux chambres d'accès de l'auditorium principal. Plus elle avançait, plus le son du bâtiment changeait. Dans les zones techniques, on entendait le ronflement profond des stabilisateurs et des circuits de dessalement. Ici, au contraire, le silence redevenait presque cérémoniel. Les matériaux absorbaient les fréquences inutiles.

Au seuil de la chambre 4, elle s'arrêta.

Sur le mur, un écran diffusait sans commentaire l'image extérieure de la plateforme vue du ciel. En incrustation, un plan ancien de Venise apparaissait par transparence sur la mer actuelle. Les contours des quartiers, les canaux, les places, les églises, les palais se superposaient aux eaux comme une radiographie. À mesure que l'animation avançait, le plan ancien s'effaçait, remplacé par les courbes bathymétriques du présent. Certains réalisateurs de la Cour avaient du talent. Elena leur en voulait presque de cette beauté.

Une assistante lui tendit un verre d'eau.

— Merci.

Elle but à peine.

Une autre voix se fit entendre derrière elle, nette, précise, celle d'un homme qui avait appris à transformer chaque mot en arme de rhétorique.

— Madame la procureure.

Elle se retourna. Adrian Vale venait d'entrer dans la chambre voisine, séparée de la sienne par une simple cloison opacifiée à mi-hauteur. Il portait un costume noir sans aucune concession stylistique, une chemise claire, aucun insigne autre que le badge d'audience. Il avait dépassé la soixantaine depuis peu, mais tout en lui semblait réglé par une discipline presque parfaite : les gestes économes, le visage reposé, le regard d'une fixité presque polie. Sa réputation l'avait précédé pendant vingt ans dans les enceintes internationales. Il avait défendu des États, des groupes énergétiques, des consortiums de reconstruction, des coalitions maritimes. On disait de lui qu'il n'élevait jamais la voix parce qu'il n'en avait jamais besoin.

Il esquissa ce qui pouvait passer pour un léger sourire.